

Regards croisés – Une œuvre, un texte.

Le portrait de Marie-Anne de Bourbon, princesse de Conti



François de Troy (1645-1730), *Portrait de Marie-Anne de Bourbon, princesse de Conti*, vers 1685, huile sur toile, 116 cm x 89 cm
Toulouse, musée des Augustins.
Photo : © Bernard Delorme

> Historique

Ce portrait, d'une fille bâtarde de Louis XIV, fut longtemps attribué à Nicolas de Largillière. Il doit se situer vers 1690-1691. François de Troy est, avec Hyacinthe Rigaud et Nicolas de Largillière, un des trois grands portraitistes du Grand Siècle. Il est né à Toulouse en 1645. Il appartient à une véritable dynastie bourgeoise spécialisée dans les métiers d'art. En effet, depuis trois générations au moins chez les Troy (sans particule), on est doreur, peintre, verrier ou orfèvre. Sur les quatre fils d'Antoine Troy, peintre-verrier réputé à Toulouse, deux, Jean et François seront peintres. Jean Troy s'établira à Montpellier tandis que François fera une carrière plus brillante, à Paris et à Versailles.

François Troy commence son apprentissage à Toulouse dans l'atelier familial, sans doute auprès de son frère aîné Jean. En 1662, il exécute sa première commande officielle, des armoiries pour l'entrée solennelle à Toulouse d'Armand de Bourbon, prince de Conti, Gouverneur du Languedoc. C'est le premier contact de François avec cette puissante famille des Conti, branche cadette des Bourbon. Mais la carrière toulousaine du jeune peintre en reste là : le frère aîné devant hériter de l'atelier paternel, François décide de partir à Paris pour compléter sa formation et tenter sa chance.

François, qui maintenant se fait appeler « de Troy » travaille chez des peintres réputés, Nicolas Loin, Jean I Cotelle, dont il va épouser la fille Jeanne en 1668 (parmi leurs enfants, il y aura encore un grand peintre, Jean-François de Troy). Il fréquente l'atelier de Claude Lefebvre, grand portraitiste de l'époque et se spécialise dans ce genre. Il rencontre Charles Le Brun et c'est sans doute lui qui le recommande à Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan, nouvelle maîtresse de Louis XIV. C'est le commencement du succès. En 1674, il est reçu à l'Académie Royale en présentant *Mercure, Argus et Io*¹. En 1679, le roi le charge de faire le portrait de Marie-Anne de Bavière, la princesse qui est destinée au Grand Dauphin. Cette mission ayant été brillamment exécutée, François de Troy devient l'un des principaux portraitistes de la famille royale, légitime... ou légitimée. C'est ainsi qu'il va représenter vers 1690-1691 *Marie Anne de Bourbon, Princesse de Conti*.

Cette jeune femme est la fille de Louis XIV et de son ancienne maîtresse, Louise de La Baume Le Blanc, duchesse de La Vallière ; avant d'être délaissée par le roi au profit de la marquise de Montespan et de se retirer chez les Carmélites, elle avait donné quatre enfants à Louis XIV. Marie Anne, née en 1666, est donc une « Bâtarde du Soleil » (Eve de Castro) ; elle a été légitimée en 1667 sous le nom de Mademoiselle de Blois. Le roi son père l'a mariée en 1680 à Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, fils de l'ancien gouverneur du Languedoc. Ce jeune prince de Conti mène une vie dissolue, va combattre les Turcs en Hongrie au service de l'Empereur et meurt à vingt-quatre ans de la petite vérole (1685). Son frère cadet hérite du titre de prince de Conti et Marie-Anne, veuve à dix-neuf ans, devient « Princesse douairière » de Conti. Si le portrait de De Troy date bien de 1690 ou 1691, la « Douairière » a tout au plus vingt-cinq ans !

Elle est à l'apogée de sa beauté, les écrivains aussi ont fait son portrait. Dans ses lettres à Madame de Grignan, Madame de Sévigné la dit « belle comme un ange », « un chef-d'œuvre » et La Fontaine qui lui dédie « Le Songe » en 1689, célèbre « la Déesse Conti », « fille des Amours », « fille de Jupiter » (transparentes allusions à sa filiation).

Le roi du Maroc, auquel l'ambassadeur avait rapporté le portrait de la princesse, l'avait demandée en mariage, mais Louis XIV avait poliment refusé. C'est donc le portrait de ce « chef-d'œuvre » que fit François de Troy vers 1690.

> Etude iconographique

Il a choisi de représenter la jeune femme de face, debout à mi-jambes, le visage légèrement de trois-quarts à droite. La tête et le corps sont exactement sur l'axe vertical central du tableau. Mais pour briser ce qui pourrait créer une certaine rigidité, le peintre a introduit un élément de dynamisme dans la disposition des bras. Le gauche est légèrement levé, la main tient une couronne dont l'arrondi répond à celui de la manchette de dentelle. Le bras droit, baissé, s'écarte légèrement du corps pour cueillir une fleur ; il dessine, avec le bord du corsage et l'envolée du manteau de soie grise derrière la princesse, une grande diagonale. Une deuxième ligne oblique, parallèle à la première, est esquissée par la disposition de ce même manteau sur la hanche gauche et par le mouvement du bras replié.

Le visage de la princesse est traité avec beaucoup de délicatesse : l'expression est noble et gracieuse ; à l'évidence, le peintre, en bon courtisan, fait apparaître dans les traits de son modèle la majesté du roi son père et la douceur blonde de Louise de La Vallière, sa mère. Les

¹ Dans la stricte hiérarchie des genres qui a cours à l'époque, le tableau historique ou mythologique est supérieur au portrait.

cheveux blonds cendrés et poudrés accentuent cette douceur ; ils sont relevés sur le front encadré de deux accroche-coeurs et couverts d'un léger voile, dentelle ou mousseline, brodé d'or. Cette coiffure en hauteur est caractéristique de la fin du XVII^e siècle ; elle rappelle celle que la duchesse de Fontange, une des dernières maîtresses de Louis XIV, avait mise à la mode.

La robe de soie bleue, très souple, n'est pas un véritable costume d'époque mais plutôt un vêtement de fantaisie, destiné à mettre discrètement en valeur les formes gracieuses du modèle. Le corsage est fermé par une broche ornée de deux perles, les manches bouffantes sont resserrées au-dessus du coude par une sorte de bracelet d'orfèvrerie et des manchettes de dentelle arachnéenne s'en échappent. Un léger manteau gris permet de multiplier les effets de drapé : fixé sur la hanche gauche, il s'enroule autour du bras droit avant de s'envoler en multiples plis dans le dos de la princesse, selon un artifice fréquent dans l'art baroque. Ces vêtements, aux délicates teintes froides, font d'autant plus ressortir la chaude carnation de la jeune femme.

Le fond est sombre, mais on distingue un parc, peut-être celui de Versailles. A la gauche de la princesse, se trouve un grand vase de pierre orné d'une guirlande et d'un amour soutenant une coquille, allusion à Vénus et donc, à la beauté de Marie Anne.

Autre symbole de beauté dans ce portrait discrètement « mythologico-allégorique » : le buisson de jasmin dans lequel la jeune femme cueille une fleur destinée à la couronne qu'elle tient dans sa main gauche. Depuis qu'en 1642, le Marquis de Montausier avait imaginé de célébrer les charmes de Julie d'Angennes, fille de la Marquise de Rambouillet en demandant à ses amis les poètes précieux des madrigaux sur le thème des fleurs, afin de composer « La Guirlande de Julie », les couronnes ou guirlandes de fleurs à signification symbolique sont devenues un « poncif » dans les portraits féminins. Les fleurs rendent hommage à la beauté des dames qui en connaissent parfaitement le langage. Le jasmin célèbre par sa blancheur la clarté du teint de la princesse mais fait aussi référence à son caractère doux et aimable. Dans un autre portrait de la princesse, de Troy la représente avec des fleurs d'oranger qui ne symbolisent pas nécessairement un mariage (elle est veuve) mais qui sont un nouvel hommage à la beauté de la « Déesse Conti ».

La carrière de François de Troy se poursuit brillamment à la Cour et à la ville où il travaille pour les échevins de Paris. En 1708, il devient directeur de l'Académie. Jusqu'à la fin de sa longue vie, il reste actif, travaillant de plus en plus en collaboration avec son fils, Jean-François de Troy.

Les écrits qui suivent, peuvent se rapporter au tableau de **François de Troy** (1645-1730).

Noces à la Cour

> À Madame de Grignan Paris, 27 décembre 1679

« La cour est toute réjouie du mariage de M. le prince de Conti et de Mlle de Blois ; ils s'aiment comme dans les romans. Le Roi s'est fait un grand jeu de leur inclination. Il parla tendrement à sa fille, et qu'il l'aimait si fort qu'il n'avait point voulu l'éloigner de lui. La petite fut si attendrie et si aise qu'elle pleura, et le Roi lui dit qu'il voyait bien que c'est qu'elle avait de l'aversion pour M. le prince de Conti. Elle redoubla ses pleurs ; son petit cœur ne pouvait contenir tant de joie. Le Roi conta cette petite scène, et tout le monde y prit plaisir. Pour M. le prince de Conti, il était

transporté. Il ne savait ni ce qu'il disait ni ce qu'il faisait ; il passait par-dessus tous les gens qu'il trouvait en son chemin, pour aller trouver Mlle de Blois. Mme Colbert ne voulait pas qu'il la vît, que le soir. Il força les portes, et se jeta à ses pieds et lui baisa la main ; elle, sans autre façon, l'embrassa, et la revoilà encore à pleurer. Cette bonne petite princesse est si tendre et si jolie que l'on voudrait la manger. Le comte de Gramont fit ses compliments, comme les autres, au prince de Conti : « Monsieur, je me réjouis de votre mariage. Croyez-moi, ménagez le beau-père, ne le chicanez point, ne prenez point garde à peu de chose avec lui, vivez bien dans cette famille, et je vous réponds que vous vous trouverez fort bien de cette alliance. » Le Roi se réjouit de tout cela, et marie sa fille, en faisant des compliments, comme un autre, à Monsieur le Prince, à Monsieur le Duc et à Madame la Duchesse, demandant son amitié à cette dernière pour Mlle de Blois, disant qu'elle serait trop heureuse d'être souvent auprès d'elle, et de suivre un si bon exemple. Il se réjouit à donner des transes au prince de Conti. Il lui fait dire que les articles ne sont pas sans difficulté, qu'il faut remettre l'affaire à l'hiver qui vient. Là-dessus, le prince tombe comme évanoui ; la princesse l'assure qu'elle n'en aura jamais d'autre. Cette fin s'écarte un peu dans le roman ; mais dans la vérité il n'y en eut jamais un si joli. Vous pouvez penser comme ce mariage, et la manière dont le Roi le fait, donnent de plaisir en certain lieu. Voilà, ma fille, bien des détails pour divertir Mlle de Grignan. [...] »

> À Madame de Grignan

Paris, 29 décembre 1679

« [...] Il y a de certaines choses, au contraire, sur quoi on se trouve disposé à souffler du bonheur, comme du temps des fées. Le mariage de Mlle de Blois plaît aux yeux. Le Roi lui dit d'écrire à sa mère² ce qu'il faisait pour elle. Tout le monde a été lui faire compliment ; je crois que Mme de Coulanges m'y mènera demain. Je veux voir aussi la petite du Janet ; je serai lundi à sa prise d'habit, et je lui fais donner tous ses habits par la Bagnols. Monsieur le Prince, Monsieur le Duc sont courus chez cette sainte fille et mère, qui a parfaitement bien accommodé son style à son voile noir, assaisonnant parfaitement sa tendresse de mère avec celle d'épouse de Jésus-Christ. Les princes ont poussé leurs honnêtetés jusqu'à Mme de Saint-Rémy et à sa fille, et une vieille tante obscure qui demeure dans le faubourg ; en vérité, ils ont raison de pardonner au côté maternel en faveur de l'autre. Le Roi marie sa fille non comme la sienne, mais comme celle de la Reine, qu'il marierait au roi d'Espagne. Il lui donne cinq cent mille écus d'or, comme on fait toujours avec ces couronnes, hormis que ceux-ci seront payés et que les autres, fort souvent, ne font qu'honorer le contrat. Cette jolie noce se fera devant le 15 de janvier. Gautier ne peut plus se plaindre ; il aura touché cette année en noces plus d'un million. On donne d'abord cent mille francs à la maréchale de Rochefort pour commencer les habits de la Dauphine. Monsieur l'Electeur avait mandé les marchands de Paris pour habiller sa sœur ; le Roi l'a prié de ne point se mettre en peine de rien, et qu'avec sa maison, qu'on lui envoyait, elle trouverait tout ce qu'elle pourrait souhaiter. Le mariage se fera avec beaucoup de dignité. On ne partira qu'en février. J'attendrai Gordes avec impatience, et laissera bien assurément écumer mon pot à qui voudra, pour lui demander : « Comme se porte-t-elle, et que fait-elle ? » S'il me répond comme le chevalier de Buous, je le laisserai là, en soupirant, car ce n'est pas sans beaucoup de douleur qu'on ne peut pas s'accommoder de ce qu'il dit de vous. [...] »

² Melle de la Vallière.

> À Madame de Grignan

Paris, 17 janvier 1680

« [...] Mlle de Blois est donc Mme la princesse de Conti. Elle fut fiancée lundi en grande cérémonie ; hier mariée, à la face du soleil, dans la chapelle de Saint-Germain. Un grand festin comme la veille, l'après-dîner une comédie, et le soir couchés, et leurs chemises données par le Roi et la Reine. Si je vois quelqu'un, avant que d'envoyer cette lettre, qui soit revenu de la cour, je vous ferai une addition. Mais voyez comme il est bon de se tourmenter un peu pour avoir des places. Il est certain que celles qui avaient été nommées pour dames d'honneur de cette princesse avait fait leurs diligences. [...] Je ne sais pas encore des nouvelles de la noce, ni si ce fut à la face du soleil ou de la lune que le mariage se fit. Mme de Vins m'envoie ce paquet ; j'irai faire le mien chez elle, et vous manderai ce que j'aurai appris. Cependant je vous dirai une nouvelle, la plus grande et la plus extraordinaire que vous puissiez apprendre ; c'est que Monsieur le Prince fit faire hier sa barbe. Il était rasé. Ce n'est point une illusion, ni de ces choses qu'on dit en l'air ; c'est une vérité. Toute la cour en fut témoin, et Mme de Langeron, prenant son temps qu'il avait les pattes croisées comme le lion, lui fit mettre un justaucorps avec des boutonnières de diamants. Un valet de chambre, abusant aussi de sa patience, le frisa, lui mit de la poudre, et le réduisit enfin à être l'homme de la cour de la meilleure mine, et une tête qui effaçait toutes les perruques. Voilà le prodige de la noce. L'habit de M. le prince de Conti était inestimable ; c'était une broderie de diamants fort gros, qui suivait les compartiments d'un velouté noir, sur un fond de couleur de paille. On dit que la couleur de paille ne réussissait pas et que Mme de Langeron, qui est l'âme de toute la parure de l'hôtel de Condé, en a été malade ; en effet, voilà de ces sortes de choses dont on ne doit point se consoler. Monsieur le Duc, Madame la Duchesse et Mlle de Bourbon avaient trois habits garnis de pierreries différentes pour les trois jours. Mais j'oubliais le meilleur : c'est que l'épée de Monsieur le Prince était garnie de diamants,

La famosa spada

Al cui valore ogni vittoria è certa.

La doublure du manteau du prince de Conti était d'un satin noir, piqué de diamants comme de la moucheture. La princesse était romanesquement belle et parée et contente :

Qu'il est doux de trouver dans un amant qu'on aime

Un époux que l'on doit aimer !

Je n'en sais pas davantage ; je vous dirai ce que j'apprendrai ce soir. Je vous conseille de faire lire les gazettes ; elles sont très bien faites.

M. Courtin revient de Saint-Germain ; il a tout vu. C'était le soleil à midi qui éclaira le mariage ; la lune a été témoin du reste. Le Roi l'embrassa tendrement quand elle fut au lit, et la pria de ne rien contester à M. le prince de Conti, et d'être douce et obéissante ; nous croyons qu'elle l'a été. »

Extrait de : 1626 - 1696

Lettres de Madame de Sévigné - Images d'un siècle.

Préface de Philippe Sollers, Paris, Editions Scala.

Le songe

> Pour madame la princesse de Conti

La déesse Conti m'est en songe apparue :
Je la crus de l'Olympe ici-bas descendue ;
Elle étalait aux yeux tout un monde d'attraits,
Et menaçait les cœurs du moindre de ses traits.
« Fille de Jupiter, m'écriai-je à sa vue,
On reconnaît bientôt quel sang vous sortez.
L'air, la taille, le port, un amas de beautés,
Tout excelle en Conti ; chacun lui rend les armes ;
Sa présence en tous lieux fera dire toujours ;
Voilà la fille des Amours,
Elle en a la grâce et les charmes.
On ne dira pas moins en admirant son air :
C'est la fille de Jupiter.
Quand Morphée à mes sens présenta son image,
Elle allait en un bal s'attirer maint hommage.
Je la suivis des yeux ; ses regards et son port
Remplissaient en chemin les cœurs d'un doux transport.
Le songe me l'offrit par les Grâces parée.
Telle aux noces des dieux ne va point Cythérée.
Telle même on ne vit cette fille des flots
Du prix de la beauté triompher dans Paphos.
Conti me parut lors mille fois plus légère
Que ne dansent au bois la Nymphé et la bergère ;
L'herbe l'aurait portée ; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.
Elle semblait raser les airs à la manière
Que les dieux marchent dans Homère.
Ceci n'est-il point trop savant ?
Des éruditions la cour est ennemie ;
Même on les voit assez souvent
Rebuter par l'Académie.
Hélas ! en cet endroit mon songe fut trop court ;
Je sentis effacer de si douces images,
Et, la nuit ramenant les entretiens du jour,
Je me représentai de perfides courages.
Je ramassai les bruits que de divers endroits
Vient répandre chez nous la déesse aux cent voix,
Qui du songe inventeur imite les ouvrages.
Morphée, accompagné de ses plus noirs démons,
Me peignit cent Etats brouillés en cent façons.
A Conti succéda ce que fait l'Angleterre :
Je ne vis qu'un chaos plein d'appareils de guerre.
Que les enfants de Mars ont un différent air
De la fille de Jupiter !
Songe, par qui me fut son image tracée,
Ne reviendrez-vous plus l'offrir à ma pensée ?
En finissant trop tôt vous causez trop d'ennuis.
Faites de vos faveurs un plus juste partage,
Et revenez toutes les nuits,
Ou duriez un peu davantage.

La Fontaine